

—La pauvre Marie crut qu'il appelait sa fille et je ne la détrompai pas.

Plusieurs fois, il a demandé à te voir, mais aussitôt il en comprenait l'impossibilité...

—Et alors?

—Alors, s'écria ma mère en se couvrant le visage de ses deux mains.... alors j'ai voulu réparer dans la plus large mesure possible tout le mal que je lui avais fait, et je suis allé chercher ton portrait, le seul qui me reste de toi quand tu étais jeune fille — et je le lui ai donné... Oui, c'est moi, moi qui ai fait ça!... Moi aussi qui, sous divers prétextes, éloignais sa femme pour le laisser libre de te regarder! J'ignore si j'ai bien fait, j'ai suivi l'impulsion du moment... Ce ne doit pas être mal... Pourtant, le jour me gêne et je me voile la face, quand j'y pense. — Hier, j'ai dit cela en confession à notre chapelain, il n'a pu que hocher la tête et me répéter par trois fois: "Ma fille, ma pauvre fille, je vous plains!"...

Ma mère se tut; ses dernières paroles avaient été prononcées si bas que je les avais saisies qu'avec peine. A présent, elle restait immobile, les yeux fixés sur le christ d'ébène, accroché le long du mur, aux pieds du lit. Et moi, de mon côté, épouvantée par ce drame qu'elle venait d'évoquer à mon esprit, je ne pus que balbutier ces mots:

—C'est affreux!

L'orage redoublait au dehors et un violent coup de tonnerre ébranla la maison; je tressaillis, un brouillard couvrit ma vue, mes idées bourdonnèrent en chaos dans ma tête et je roulai par terre évanouie.

Quand je revins à moi, j'étais sur le lit que j'avais si longtemps occupé avant mon mariage, et Pierre était à mes côtés.

—Maman? murmurai-je, cherchant autour de moi à me reconnaître.

—Elle est morte, répondit Pierre avec un étrange regard sous lequel je frissonnai.

—Morte? répétais-je, mettant difficilement de l'ordre dans mes idées. Je veux la voir.

Je me levai péniblement, tout en ratta-

chant mes habits qu'on avait dégrafés pour me donner de l'air.

Tout à coup, je me souvins de la lettre de Jean et dans l'entrebâillement de mon corsage je tâtai fébrilement..... Elle n'y était plus! Une sueur froide couvrit mon corps, et apeurée je regardais Pierre.

Il avait suivi des yeux mon manège.

—Là, me dit-il en désignant l'âtre où une multitude de petits morceaux blancs me faisaient connaître le sort de mon précieux papier.

—Quoi, vous avez osé! m'écriai-je en pleurant.

—Pourquoi pas? fit-il narquois.

—C'est ma chère maman qui venait de me le remettre.

—C'est possible. En agissant ainsi, elle a cru bien faire, mais moi, je n'ai pas outrepassé mon droit.

Je n'insistai pas; à quoi cela m'eût-il servi, du reste, puisque le mal était irréparable, et puis, la douleur de la perte de ma mère dominait tous mes autres sentiments. Je laissai Pierre et, passant dans la chambre voisine, je commençai la veillée mortuaire.

* * *

Personne ne peut concevoir les abominables violences auxquelles je fus en butte de la part de mon mari, lorsque ma mère ne fut plus là pour prendre ma défense.

Pierre était ivre du dimanche au samedi, et les dernières lueurs de sa lourde intelligence commençaient à se perdre dans le fond des bouteilles qu'il absorbait. Il ne restait plus de l'homme que la brute, que l'être sauvage aux instincts abjects. Il avait des colères folles, et dans sa stupidité d'ivrogne, il me frappait avec la dernière brutalité.

Je le laissai faire, farouchement résignée à mon sort.

Souvent, ses coups laissaient des traces sur mon corps, et de longs sillons bleus marbraient ma chair. En cachette, alors, je pensais mes blessures, craignant que quelqu'un ne les vit et n'ébruitât la chose. J'avais à coeur de dissimuler les violences de mon mari, à cause de mon